

Philip Stratford¹

L'ÉCRIVAIN CLANDESTIN²

[traduit de l'anglais par François Bilodeau]

TRADUTTORE, TRADITORE, dit le proverbe italien. « Le traducteur est un traître. » Soit. Mais plutôt que de nous défilier comme tant d'autres l'ont fait, acceptons pour une fois ce jugement sans regimber et voyons ce qui en découle.

Si le traducteur est un traître, alors la seule question valable à poser est la suivante : quel genre de traître est-il? Il est intéressant de constater qu'un des plus vieux sens de *traduire* est « faire passer en contrebande ». L'inconnu, l'ailleurs, le risque, voire la transgression, doivent exercer un attrait drôlement puissant sur un amateur de littérature pour l'amener à faire le trafic de biens étrangers. Le plus souvent il se lance dans l'aventure parce qu'il a découvert ou appris l'existence d'un objet de valeur qui, croit-il, risque de passer inaperçu, ou presque, sans une intervention de sa part. Il se fait donc traducteur, ou plutôt contrebandier de produits littéraires, métier risqué s'il en est un.

En tant qu'importateur, il connaît évidemment très bien sa source d'approvisionnement, soit la langue et la littérature d'un autre pays; et celui-ci lui est familier, bien qu'il demeure la plupart du temps la chasse gardée d'une poignée de comparatistes qui en défendent jalousement l'accès. Enfin, quand bien même une certaine impatience à l'égard des produits locaux motiverait son action, il ne saurait se permettre d'ignorer ce marché; en fait, il doit le connaître aussi bien que les ressources étrangères.

Parce qu'il propose une marchandise importée, le traducteur risque de s'attirer les foudres des nationalistes, qui le soupçonnent de subversion et de déloyauté et considèrent son trafic comme une intrusion étrangère. Les traductions ont donc toujours été tenues en suspicion, les autorités jugeant qu'elles sont des biens illicites, et encore le plus souvent de deuxième ordre. On serait porté à croire que, contrairement aux marchandises du contrebandier, elles ne sont pas menacées d'embargo. Or, il ne faut pas se le cacher, des intellectuels snobinards les boycottent; les quelques mots qu'ils connaissent de la langue étrangère leur servent de prétexte pour boudier le livre en traduction, alors qu'ils n'ont aucunement l'intention d'ouvrir l'original.

Parce qu'il pratique la contrebande, le traducteur n'est pas plus le bienvenu de l'autre côté de la frontière. Il ne pourra jamais prétendre à devenir l'égal des gens de lettres du pays exportateur, qui tout au plus voient en lui un mercenaire utile. Il doit donc se rési-

¹ Philip Stratford a traduit, entre autres, Antonine Maillet, René Lévesque, Robert Melançon et Richard Desjardins. Il vient de publier, chez Oberon, *The Rage of Space*, un recueil de poèmes, et une traduction de *Pierre*, de Marie-Claire Blais.

² Cet article est paru en anglais sous le titre « Translation as Creation », dans *Figures in a Ground: Canadian Essays on Modern Literature collected in honour of Sheila Watson*, Diane Bessai et David Jackel (édit.), Western Producers Prairie Books, 1978, p. 9-18.

gner à n'être qu'un étranger dans les deux pays. Paradoxalement, bien que pour ses fins il ait décidé de ne pas tenir compte des frontières et qu'en un sens il œuvre à leur abolition, il dépend totalement d'elles; il fonde son action sur leur existence et sur son aisance à les franchir. Par la force des choses, tous se méfient de cet être solitaire, insaisissable, ni chair ni poisson et sans allégeance précise. Comme on le jalouse peut-être un peu en silence, car il incarne la liberté, le risque, l'audace et l'aventure. Le contrebandier a toujours suscité l'envie; le traducteur aussi, sans doute.

Il existe toutefois une différence de taille entre le simple contrebandier et le traducteur. Non seulement ce dernier est-il un intermédiaire et un expert dans l'art de passer des biens d'un pays à l'autre, mais il est un connaisseur : il ne traduit pas uniquement sur commande et choisit plutôt librement ses textes. Quoiqu'un jugement éclairé ne puisse nuire, il n'est pas nécessairement un critique ou un spécialiste de la littérature; à tout le moins pratique-t-il avec ouverture d'esprit et discernement les deux littératures qui l'intéressent. Il ne se contente pas, à l'encontre de certains chanteurs d'opéra ou de certains professeurs de linguistique, d'être un imitateur talentueux ou un polyglotte hors pair; les subtilités du langage et de la composition ne lui sont pas étrangères.

La compétence analytique ne suffit évidemment pas. Non seulement le traducteur connaît-il bien son produit, mais il peut en assurer la *transformation*. Il est capable de reproduire la forme, le goût, l'odeur et la dynamique de l'original, tant dans sa totalité que dans ses moindres détails. Et – c'est presque commettre un sacrilège de le prétendre – entre le traducteur qui fait preuve d'une perspicacité critique ou analytique supérieure à l'égard du texte et celui chez qui elle fait défaut mais qui écrit avec flair et imagination, il ne faudrait pas hésiter à choisir le second.

Car le traducteur n'est ni un technicien des mots (encore qu'il doive s'y retrouver aisément), ni une sous-espèce d'expert (encore qu'il doive savoir utiliser des méthodes et des outils raffinés); il est lui-même un créateur. Une série d'analogies et de comparaisons entre l'écrivain et le traducteur serviront à mieux cerner la nature du travail que ce dernier accomplit.

En premier lieu – et il s'agit là du point commun le plus visible –, tous deux s'efforcent de trouver des mots. On objectera que la recherche menée par le traducteur est rigoureusement contenue, déterminée à l'avance et presque mécanique en regard de celle du romancier ou du poète, « parcourant librement le zodiaque de son esprit ». Il faut savoir cependant que Sidney³ a de la liberté du poète une vision romantique et pétrie d'emphase. L'écrivain ne jouit au départ que de la liberté que lui permet son talent et développera par la suite un style qui restreindra encore davantage cette liberté; il doit respecter certaines conventions, comme il doit satisfaire ou provoquer le lecteur. En fait, les choix de l'écrivain sont prescrits à l'avance de multiples façons, et tout au long de son travail il doit se débattre pour maintenir ouvert le champ des possibilités. Une fois l'œuvre mise en branle – une fois qu'elle « prend forme » –, d'autres limitations se présentent; plus la pensée de l'auteur se précise, plus le choix des mots et des images se restreint. En

³ Sir Philip Sidney, écrivain anglais du XVI^e siècle. Auteur de *L'Arcadie* et de *Apologie ou Défense de la poésie*. (N.d.T.)

définitive se produit un phénomène que, malgré des tentatives répétées, on n'a jamais vraiment réussi à expliquer : c'est justement lorsqu'il est « inspiré » que l'écrivain subit le plus de contraintes et qu'il est le plus assujéti, comme s'il ne servait qu'à livrer passage à une autre voix que la sienne, bref, comme s'il effectuait une traduction.

Emboitant le pas à l'écrivain, le traducteur doit lui aussi s'efforcer de maintenir ouvert le champ des possibilités. À l'instar de l'écrivain, il a tout d'abord la liberté de choisir le sujet qu'il veut aborder. Il n'est pas un caméléon capable de s'adapter à n'importe quel texte, à moins qu'il ne tienne de l'écrivain que tout sujet inspire. Pour mener le travail à terme, il doit avoir quelque affinité avec le livre ou l'auteur, comme il doit être suffisamment compétent ou mu par un désir particulièrement puissant. Un avertissement ici s'impose : il doit choisir un auteur qu'il ne possède pas parfaitement car, tant pour l'écrivain que pour le traducteur, dominer son sujet est fatal; plus important encore, il lui faut entretenir une certaine cécité afin de permettre les découvertes en cours de route et nourrir l'enthousiasme et l'impulsion nécessaires à la poursuite de son travail.

Mais ce n'est qu'une fois le texte choisi que les occasions de choisir se mettent à proliférer. Il est mathématiquement possible de former vingt-quatre combinaisons à partir de quatre mots; en effet, tout traducteur sait qu'il peut rendre un mot de trois ou quatre manières différentes. Bien sûr, tout ceci est ridicule, mais en théorie il est possible de traduire une phrase de quatre mots d'une centaine de façons, et en pratique le choix est proprement stupéfiant quand les structures se font plus complexes.

Une bonne traduction n'est jamais littérale; la notion de mot à mot est d'ailleurs une grossière absurdité. Du noyau qu'est le mot original rayonnent une multitude d'équivalents. Le texte le plus simple et le plus plat offre inévitablement au traducteur un éventail de choix. Comment alors ne pas mettre en doute l'efficacité de la machine à traduire la plus perfectionnée? Aucun traducteur digne de ce nom ne se déplace d'un mot à l'autre, ni d'une phrase à l'autre; il dégage plutôt du texte un certain nombre de lignes directrices et doit constamment user de jugement, de discernement et d'imagination. Plutôt que de traiter mécaniquement les mots, il entretient avec eux une relation vivante.

Car le traducteur n'est pas une machine, mais bien un être doué de vie qui, par là-même, donne à son travail un caractère humain. Loin d'être un simple caméléon, il a une personnalité et un style. Sa tâche, au sens strict, consiste à établir non pas une équation mais une tension féconde entre le style de l'auteur et le sien. Lorsque, par exemple, il s'emploie à déceler le ton de l'ouvrage pour mieux le reproduire, il ne saurait se contenter d'analyser le texte et de poser un jugement critique à ce propos. De même qu'une traduction littérale ne parvient pas à saisir l'esprit d'un texte, les manœuvres savantes s'avèrent inadéquates. Le traducteur doit plutôt laisser là mots et analyse, se retirer en lui-même et puiser dans sa propre expérience les ressources qui lui permettront de rendre les effets créés par l'original. En d'autres mots, il doit partir à la recherche d'un moment, d'un événement, d'une personne ou d'une voix qui éveille en lui une résonance – à la fois semblable et différente – susceptible de le mettre au diapason du texte (de la tonalité affective, du choix et du registre du vocabulaire). Il ne lui suffit pas de vibrer aux mots et aux pen-

sées de l'auteur; il lui faut également retracer en lui les sources de la vibration et ainsi remonter à l'origine de toute création.

La participation du traducteur au processus de la création est essentielle parce que sont ici en contact non pas seulement deux personnes mais deux langues. La traduction doit être aussi profondément enracinée dans *la langue d'arrivée*⁴ – la langue « cible » – que ne l'était l'original dans *la langue de départ** – la langue « source ». Le seul moyen de s'en assurer est de plonger dans le magma initial, là où le langage n'est pas encore langage mais sensations, concepts et images. Il s'agit tout aussi bien d'une *récréation*, d'un jeu amusant et stimulant, que d'une *recreation*, qui suppose, chez le traducteur, une vision puissante et cohérente, le goût de l'aventure et de la découverte, ainsi que le sens particulièrement aigu du génie de sa propre langue.

En même temps, le traducteur – toujours tiraillé entre deux allégeances – se laisse entraîner par un courant contraire qui dérive de l'originalité, de la créativité et de la maîtrise de la langue dont fait preuve l'auteur. De toute façon, il doit se détourner du point d'arrivée, repasser la frontière et revenir au point de départ pour écouter vraiment la langue de l'autre.

L'occasion est unique! Peut-on imaginer relation plus étroite que celle entre un auteur et son traducteur? Aucun autre parasite du monde des lettres – ni le critique, ni le professeur, ni l'étudiant, ni l'acteur, ni le metteur en scène – n'a la chance de s'approcher si près de l'écrivain en plein travail. Attentif à la moindre syllabe, au moindre vocable, au jeu des connotations et aux glissements de sens, le traducteur suit à la trace l'écrivain parti à la recherche du *mot juste*⁵. Il est là, tout à côté, palpant et soupesant le vocabulaire de l'auteur et le sien; et cette intimité est nécessaire car il lui faut non pas analyser et commenter froidement le texte, mais le recréer, mot après mot et phrase après phrase. Il épouse le rythme de composition, page après page, jour après jour, semaine après semaine, chapitre après chapitre, mois après mois, s'engageant totalement avec l'auteur dans la réalisation d'une œuvre. Si jamais il a existé un moyen d'embrasser l'esprit d'autrui grâce à la pratique de l'empathie, c'est bien celui-ci. Il n'est guère étonnant qu'un critique se fasse traducteur, car la traduction est, semble-t-il, un prolongement et un aboutissant naturel de l'activité critique. L'inverse est plutôt rare. D'ailleurs, le plus souvent il vaut mieux ne pas s'adresser au traducteur pour obtenir une analyse fine et pénétrante de l'œuvre. Deux explications sont possibles : ou bien, à l'instar de l'écrivain, il est incapable de révéler les secrets de sa propre création; ou bien il est véritablement le gratte-papier insipide que l'on croit. La première hypothèse est nettement préférable.

Le traducteur ne se contente pas du mot à mot; il aborde tous les aspects du travail de la création et doit avoir du texte une vue d'ensemble, sans en négliger les moindres détails. Il s'ajuste au tempo de l'original, suit les modulations d'accent ou d'intensité qui en brisent la régularité, observe les coloris et les climats, et règle son ton sur celui de l'auteur, qu'il soit discret ou élevé, dramatique, ironique ou grandiloquent. Si la traduc-

⁴ En français dans le texte. (N.d.T.)

⁵ En français dans le texte. (N.d.T.)

tion est imitation, alors elle l'est au sens le plus noble du terme, au sens où l'art même est imitation.

En pratique, cela signifie jeter au panier des pages entières et recommencer, corriger et recorriger le manuscrit jusqu'à ce qu'il ressemble à un champ de bataille, réviser le tapuscrit, revoir les premières épreuves, les deuxièmes, suer sang et eau sur la ponctuation, vérifier les références et les sources de l'auteur, argumenter avec l'éditeur et, si l'on est le moins chanceux, rencontrer l'auteur et discuter assidûment avec lui de toutes ces questions et d'une foule d'autres dont on ne soupçonne même pas l'existence.

Psychologiquement parlant, le traducteur passe à son tour par toute la gamme d'émotions souvent contradictoires que réserve la création. Il en éprouve les affres, s'absorbant dans la contemplation de la pointe de son crayon quand la page blanche s'étend à perte de vue comme un désert, ou peinant pour arracher les mots des fonds vaseux et les débarrasser de toute impureté; il en connaît les ivresses lorsque son inspiration et sa créativité sont à leur zénith, que sa main court sur la page pour suivre le rythme de son imagination débridée et que tout n'est que lumière et harmonie.

Profondément engagé dans l'aventure de la création, le traducteur doit, à l'instar de l'auteur, accepter les contraintes qu'elle suppose et profiter des licences qu'elle autorise. Les unes et les autres sont parfois intimement liées. Prenons, par exemple, la question de la cécité mentionnée plus haut. L'écrivain doit être prêt à accueillir l'imprévu : aussi précis et élaboré que soit le plan initial du romancier, il risque à tout moment d'être chamboulé par un retournement soudain ou par un personnage secondaire qui prend inopinément le devant de la scène. En bref, l'écrivain ne connaît pas à l'avance tous les développements de son œuvre. Or le traducteur, lui, les a sous les yeux, il doit donc détourner le regard et trouver des moyens pour préserver la part d'inconnu nécessaire à la création. Il peut, entre autres, parcourir rapidement le texte, commencer son travail et approfondir sa lecture en cours de route; ou encore cultiver l'oubli. Quelle que soit la méthode utilisée, il faut qu'une partie du sens lui échappe afin qu'il puisse se lancer à sa recherche. Cela vaut également, à une plus petite échelle, pour les mots; il est préférable de s'acharner à chercher par soi-même le mot juste que de compulsurer les dictionnaires à la moindre occasion. Ils sont parfois indispensables cependant; or, uniquement pour s'assurer qu'il demeure responsable de la recherche, le traducteur peut très bien se contenter des éditions abrégées. C'est là un des moyens dont il dispose pour favoriser l'éclosion créatrice.

Car, en fin de compte, pour que son travail ait quelque valeur et le captive, il faut que le texte devienne sien. Et cependant... la traduction, comme l'original, doit porter la signature de l'auteur. Rien ne saurait mieux décrire la relation particulière entre l'auteur et son traducteur que l'image de deux personnes qui, marchant ensemble et côte à côte, vont à la même cadence et dont les enjambées et le balancement des bras s'harmonisent parfaitement. Or une telle affinité est rare et difficile à atteindre. La tâche du traducteur consiste à régler son pas – *le rythme de sa démarche*⁶ – sur celui de l'auteur; sans pour autant s'annihiler, il s'efforce de conformer ses mouvements, ses gestes et sa respiration à ceux de l'autre. Il y a toujours deux marcheurs et chacun conserve sa personnalité propre.

⁶ En français dans le texte. (N.d.T.)

Il est en effet très difficile de décrire l'entreprise délicate que doit réaliser le traducteur. D'une part, il doit respecter l'intégrité de l'original; de l'autre, il doit être fidèle au génie de sa langue. Tout en jouissant de la latitude que lui permet son métier de créateur, il lui incombe de rendre le sens exact des mots. Les phrases suivantes énoncent les principes contradictoires qu'il s'engage à suivre :

La traduction respecte la lettre de l'original.
La traduction respecte l'esprit de l'original.

La traduction se lit comme un original.
La traduction se lit comme une traduction.

La traduction reproduit le style de l'original.
La traduction a son style propre.

La traduction se lit comme un texte contemporain de l'original.
La traduction est contemporaine du traducteur.

La traduction comporte des ajouts et des suppressions.
La traduction respecte intégralement l'original.

La traduction d'un vers n'est pas un vers.
La traduction d'un vers est un vers.

Les tensions qui résultent de ce genre d'exigences antinomiques ne sont pas uniquement le lot du traducteur. L'écrivain sait de quoi il retourne, lui dont la vie et l'œuvre sont tissées de paradoxes. Pour donner l'illusion d'une liberté et d'une aisance absolues, le poète obéit aux contraintes sévères que dictent la rime, le rythme et la forme. S'il veut dominer l'univers dont il est le créateur, le romancier doit certes jouir d'une liberté comparable à celle de Dieu, mais pour empêcher que son œuvre ne s'affaisse et ne devienne maniérée, exsangue et monotone, il doit, comme Dieu, créer des êtres libres et autonomes. De telles lois régissent tant le travail de l'écrivain que celui du traducteur.

François Mauriac a déjà dit que chacun de ses romans était un échec en son genre. Supposons, en terminant, qu'il en soit ainsi de toute traduction. *Traduttore, traditore*. Oui, le traducteur est un traître. Il n'hésite pas à trahir l'auteur toutes les fois qu'une traduction littérale ne transmet pas la fougue ou le piquant de l'original. Il accepte de se trahir lui-même lorsque, sous l'effet de l'inspiration, il décolle ou s'écarte du texte. Il consent, s'il le faut, à répudier tant la tournure brillante qui s'est spontanément imposée à son esprit que la phrase bien ciselée sur laquelle il a peiné pendant des heures. Bien qu'il doute de son travail et de ses capacités, il s'arme pour répondre avec fermeté à ceux qui soutiennent que la traduction est une entreprise irréalisable (et elle l'est) et à ceux qui la jugent inutile (et elle ne l'est pas). Il est disposé à employer toute ruse susceptible de

l'aider à mieux s'imprégner du texte, comme toute astuce par laquelle le texte saura mieux imprégner le lecteur. Il travaille, dans la clandestinité, à éliminer les barrières entre le point de départ – le texte – et le point d'arrivée – le public.

Le traducteur n'est pas seul à porter le stigmate du traître; de cela aussi l'écrivain a l'expérience. « Sois infidèle, conseille Graham Greene au romancier. L'infidélité invite l'écrivain à explorer tout esprit humain quel qu'il soit; au romancier elle donne accès à une autre dimension, celle de l'empathie. » En s'exerçant à l'empathie créatrice, telle que la décrit Graham Greene, le traducteur s'emploie, dans l'ombre et peut-être dans l'anonymat, à favoriser un échange profond entre les hommes.

Source : *Liberté*, n° 205, vol. 35, n° 1, février 1993, p. 120-131.